

Officiers-généraux et bas officiers, tout le monde était à pied.

La troupe marcha pendant la nuit tout entière, la matinée du lendemain, et arriva à Lombez à une heure environ après-midi.

Elle n'avait pas laissé un traînard en arrière, mais les soldats accablés de fatigue par une marche de dix-huit heures faite à travers des chemins presque impraticables, ne pouvaient aller plus loin.

M. de Beaufort se résolut donc à séjourner jusqu'au lendemain soir à Lombez.

Il quitta la ville à la tombée de la nuit, passa la rivière du Tarn, au gué de la Grève, marcha toute la nuit, et après une halte de trois heures seulement, il poussa sur Saint-Antoine qu'il atteignit vers cinq heures du soir.

Par un prodige inouï, incompréhensible, cette marche si longue, faite à travers un pays découvert, au milieu de détachements ennemis qui sans cesse le sillonnaient de tous les côtés, fut effectuée non-seulement sans coup férir, mais encore sans que ces ennemis se doutassent de son passage.

Par les soins de M. de Pénavère, des vivres et des rafraîchissements avaient été préparés à l'avance.

Les troupes campèrent sous les murs de la ville, et se reposèrent jusqu'au lendemain soir. Il fallait des troupes dès longtemps aguerries et surtout des montagnards pour accomplir d'aussi prodigieuses marches, sans semer leur chemin de traînard et sans avoir ni un blessé, ni un malade.

Un dernier conseil fut tenu à Saint-Antoine entre les officiers commandant l'expédition, auxquels s'était joint M. de Pénavère qui avait résolu, lui aussi, d'entrer dans Montauban. On fit venir les guides que l'on avait retenus, et, après les avoir minutieusement interrogés, un peu après le coucher du soleil, l'ordre du départ fut donné.

Le secours se mit silencieusement en marche. Cette fois il allait accomplir sa dernière étape et se jeter dans Montauban en tournant les attaques royales.

On marchait déjà depuis deux heures, lorsque le capitaine Vatan qui, avec Clair-de-Lune et quelques-uns de ses partisans, battait l'estrade à cinq cents pas environ en avant de la colonne, après avoir passé un gué beaucoup plus rapide et beaucoup plus profond qu'il ne s'y attendait, faillit donner au milieu d'une embuscade royale.

Le capitaine eut à peine le temps de se rejeter en arrière ; mouvement qu'il réussit à exécuter sans être aperçu des sentinelles ennemies ; comme il remarqua que les guides, au milieu du désordre occasionné par cette retraite précipitée essayaient de s'enfuir, il les fit saisir et garrotter, puis il rejoignit au pas de course le gros de la troupe.

Le capitaine informa aussitôt M. de Beaufort de ce qui venait de se passer.

La colonne fit halte ; on expédia des coureurs de divers côtés ; bientôt on acquit la certitude que les guides trahissaient ; que la direction qu'ils faisaient suivre était mauvaise, et que si le capitaine Vatan ne s'était pas avisé d'éclaircir la route, moins d'une heure plus tard on serait tombé au plus épais de l'un des corps de l'armée de soutien, commandée par M. le duc d'Angoulême.

Sur l'ordre de M. de Beaufort, le détachement fit demi-tour et reprit son campement de Saint-Antoine.

Cette mesure était exigée par la stricte prudence ; c'eût été s'exposer à être infailliblement taillé en pièces que de s'obstiner inconnu et à si courte distance des lignes royales que l'on voulait tourner

A peine les troupes furent-elles campées de nouveau, que M. de Beaufort fit comparaître les guides devant lui, et, après leur avoir reproché leur trahison, il donna l'ordre qu'ils fussent pendus, ce qu'on exécuta à l'instant même, malgré leurs supplications.

M. de Beaufort, résolu à ne pas s'exposer de nouveau à pareille aventure, expédia un espion à M. le comte d'Orval, afin de l'aviser de ce qui se passait et de lui demander un guide.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'on reçut aucune nouvelle de l'espion. Enfin, le troisième jour, vers cinq heures de l'après-dîner, cet homme reparut. Il amenait avec lui un guide que M. le comte d'Orval envoyait à M. de Beaufort.

L'ordre du départ fut donné pour le soir même, après le coucher du soleil ; chacun se mit en mesure pour être prêt à l'heure dite.

Tout en flânant comme un découvert à travers le camp, et regardant curieusement ce qui se passait autour de lui, le guide qui n'avait rien de mieux à faire, rencontra par hasard Claude Aubryot qui était assis nonchalamment près d'un feu de bivac, où il attendait son maître, retenu en ce moment, ainsi que les autres officiers, auprès du chef de l'expédition.

En apercevant le guide, le page réprima un geste de surprise, jeta un regard sournois autour de lui, et assuré que personne ne pouvait ni le voir, ni l'entendre, il se leva, fit un signe au guide de le suivre sans affectation, et il s'enfonça dans un épais taillis qui se trouvait à quelques pas de là et où le guide entra à sa suite.

— Eh ! quo fais-tu donc là, ami La Bruyère ? lui demanda le jeune homme avec ce ricanement narquois dont il avait l'habitude, je te croyais à Montauban ?

— J'y étais, répondit sentencieusement l'ex-valet, mais ces messieurs de la religion ont eu besoin de moi ; je me suis à nouveau dévoué pour les servir.

— C'est très-beau cela, répondit le page avec une feinte admiration ; combien te rapporte ce magnifique dévouement ?

— Oh ! pas cher ! s'écria le valet avec un geste de mépris ces parpaillots sont si ladres !

— Mais enfin, si peu que ce soit, ils t'ont donné quelque chose ?

— Peu ! cent pistoles à peine.

— Eh ! mais c'est très-beau cela ; il me semble que du temps de ton ancien maître tu n'avais pas de pareilles aubaines.

— C'est vrai, mais j'avais de l'agrément, je pouvais dormir tout mon saoul ; maintenant, hélas ! les soucis m'empêchent de dormir ; ce n'est pas que le sommeil ait fui mes paupières, loin de là !... C'est qu'on ne veut plus me laisser dormir.

— Oui, mais en revanche, soit dit entre nous, tu gagnes, sans grande difficulté, des sommes assez rondes.

— Ah ! dame, après tout, il faut bien que l'un compense l'autre.

— C'est juste. Ainsi tu t'es engagé à faire entrer le secours dans Montauban ?

— Mon Dieu ? oui, pas autre chose.

— Et l'on te donne cent pistoles pour cela ?

— Je vous l'ai dit.

— Eh bien ! à ces cent pistoles, veux-tu en ajouter cent autres ?

— Belle question ! certainement je le veux, surtout si ce n'est pas difficile ?

— Difficile, allons donc, c'est la chose la plus facile du monde.

— Alors, tope ! je suis votre homme. De quoi s'agit-il ?

En ce moment un bruit assez fort se fit entendre dans les taillis.

Le page se retourna vivement, essaya de découvrir la cause de ce bruit insolite, mais il ne put y parvenir.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)